

Dimanche 4 février 2007.  
11h15.

« Si vous n'arrivez pas à parler, écrivez. »

Voilà ce qu'un jour ma psychologue Laurence m'a dit (elle s'appelle Laurence comme moi et c'est une femme fantastique) et cela au sortir de moult séances de thérapie stériles en mots de ma part.

Cette phrase, je l'ai mise en application aussitôt et durant presque un mois je n'ai cessé d'écrire encore et encore.

Ecrire sur des moments, des instants de vie qui ont ressurgi sans crier gare ; des souvenirs, des émotions, des joies, des peines aussi. Mais surtout (et là était le but de Laurence), sur ma rencontre avec un homme qu'aujourd'hui encore je n'arrive pas à qualifier.

Sur ces feuillets sont donc étalés pêle-mêle, sans chronologie aucune, mes moments de vie mais surtout les moments qu'il m'a imposé de vivre dans les souffrances physiques et morales, dans la haine et la violence.

Je n'ai été libérée de cet homme que lors de son emprisonnement le jour où il a tiré sur mon frère. J'en fus délivrée enfin, tout au moins physiquement car il m'avait déjà propulsée et enfermée dans une grave dépression qui a pérennisé quelques années encore les souffrances de mon esprit et de mon âme.

Aujourd'hui ma vie semble enfin m'appartenir un peu. Il s'échappe lentement de moi ou plutôt, je m'éloigne à pas lents mais sûrs de son emprise.

J'ai envie de vivre, de me retrouver.

Enfin.

Sans lui.

Vendredi 28 juillet 2006.

6 h.

Décharges électriques. J'ai mal.  
Oreiller sur la tête. Je vais mourir.  
Il m'étrangle. Je ne respire plus.  
Il est sur moi, son corps est lourd et me fait mal.  
Je ne sens plus mes jambes.  
Torchon mouillé. Il s'amuse.  
Coups rapides, secs et violents. Il s'arrête, il recommence ; pendant des heures.  
J'ai mal, très mal.  
Il a un sourire machiavélique.  
Mon Dieu, aidez-moi.  
Je vais mourir.  
Douches froides, glacées.  
Je n'ai plus de clés, je ne peux pas m'enfuir ; il les a cachées.  
Je n'ai plus de téléphone, je ne peux pas appeler ; il a arraché les fils.  
Je ne peux pas crier, il m'étouffe et me bâillonne.  
Il me tire dessus.  
Fusil sur la tempe, assise, j'attends qu'il tire.  
Je veux que tout s'arrête.  
J'ai peur.  
Je ne peux pas lutter.  
Je n'ai plus de force.

Ses yeux ; ses yeux me terrorisent, me figent.  
Quels péchés dois-je expier ?  
Il m'attache, je suis à sa merci.  
Il fait de moi ce qu'il veut.  
Mes poignets me font mal.

Je ne peux pas me libérer.  
Il me torture et il sourit.  
J'ai peur, ma tête me fait souffrir, mon corps a mal, il a  
peur, il est vidé de toutes ses forces.  
J'implore et je supplie.  
Je ne pleure pas, mais mes larmes coulent.  
Il sourit, il continue.  
Coups de poings dans la tête.  
Il veut me tuer. Il va me tuer.  
J'ai mal, j'ai peur.  
Ses yeux, ses yeux, j'ai peur.  
Je ne suis plus un être humain.  
Je ne suis pas un animal.  
Je ne suis plus rien.  
Il s'acharne, encore et encore.  
Sans cesse.  
Mon Dieu, aidez-moi.



## Le jour ou il tire sur mon frère.

Mon père et moi-même sommes à l'extérieur ; mon frère se trouve dans mon appartement.

Lui aussi. Il s'est caché derrière l'armoire de ma chambre.

Un coup de feu.

J'ai compris.

Je regarde mon père, je cours vers l'appartement.

Il a tué mon frère !

Mon frère est mort !!

J'entre dans l'appartement, ils se battent.

Tant de violence !

J'interviens, je veux que tout s'arrête, mais tout continue.

Le sang sur la chemise de mon frère.

Le trou sanguinolent, noir et sans fond sur son flanc droit.

Tout s'arrête, tout se fige quelques secondes.

Plus un geste, plus un bruit.

Mon frère est blessé, il va mourir !

Il pointe une arme.

Il veut tuer mon frère et mon père.

Je ne peux rien faire.

Pour les protéger tous deux, je m'interpose ; s'il tire, ce sera sur moi.

Mon père, mon frère partent immédiatement.  
Ils me laissent seule avec lui.  
Ils m'abandonnent.

L'hélicoptère qui tourne.  
Les chiens qui aboient.  
Le haut-parleur qui hurle « Rendez-vous ! »  
Il arpente nerveusement l'appartement.  
Il répète qu'il n'a plus rien à perdre.  
Il est armé, fusil à canon scié, armes blanches, grenades...  
Je suis prostrée derrière le canapé.  
Il va me tuer pour m'emporter avec lui.  
J'attends.  
Je suis prête et résignée.  
Je n'ai plus peur.

Les hommes entrent, cagoulés, armés.  
Ils lui hurlent de se coucher à terre.  
Il le fait, bras en croix.  
Je reste tapée, recroquevillée.  
Je regarde, je ne vois pas.  
Une main tendue : « Venez, madame, n'ayez plus peur.  
Vous n'avez plus rien à craindre ».  
« Venez. »  
Je ne bouge pas. Je ne peux pas.  
Il me prend dans ses bras.  
Il me protège enfin.

Il me couche sur le lit.

Menotté dans le dos, la tête en avant, je l'aperçois, il part, entouré d'hommes.

Il s'arrête, il me regarde, il sourit en coin.

Mais je suis sauvée, libérée.

L'homme me parle doucement, tendrement :  
« Vous m'entendez, madame ? Madame, vous m'entendez ? »

J'entends mais je n'écoute pas.

Je sais seulement qu'il ne me veut pas de mal.

Je ne peux pas parler.

Mon corps et mon âme m'échappent.

Je glisse lentement vers un abîme.

Je suis emportée.

C'est étrangement apaisant.

Je n'ai plus peur de rien.

Je m'en vais, je m'enfuis, je m'évade de ce monde.

Vais-je atteindre la paix et la sérénité ?

Laissez-moi tranquille !

Laissez-moi partir !

Mon Dieu que je suis fatiguée.

J'ai honte et ne sais si je pourrai vous remettre ces feuillets.

J'ai tellement honte.

D'autres choses me hantent mais je n'arrive pas à trouver les mots.

Je veux oublier, j'ai oublié. J'aimerais ne plus penser, ne plus endurer.

Laurence, votre présence m'enveloppe chaudement et j'espère à chaque fois que vos mots soulageront mes maux. J'ai beaucoup de mal à me concentrer sur ce courrier. J'étales un peu pêle-mêle les pensées qui arrivent en mon esprit et j'avoue qu'il m'est assez difficile d'exprimer clairement ce que je ressens. Habituellement, il m'est bien plus aisé d'écrire, mais aujourd'hui, il me semble même que j'ai oublié la manière d'écrire. J'ai vraiment beaucoup de difficultés. Peut-être est-ce parce que j'ai vomi trop de choses ? Peut-être est-ce parce que j'ai honte de les avoir écrites et confessées ? Les instants que je passe avec vous m'apaisent et me rassurent. J'ai enfin une oreille qui m'écoute, une bouche qui me parle. Quelqu'un qui ne me juge pas, qui essaie de me comprendre, de me guider. Un être humain. J'ai véritablement besoin de vous voir.

Pardonnez-moi s'il vous plaît de vous confier mes ressentis à votre égard mais il me paraît impérieux de le faire.

Il est clair que vous n'accomplissez que votre travail de psychologue mais au fil des séances, mes yeux n'ont vu, ou n'ont voulu voir, qu'une âme emplie de bonté et de charité.

Merci.

Je suis désolée mais je n'arrive plus à penser désormais, les mots s'enfuient, mon esprit s'embrume et je suis épuisée.

Je tenterai de reprendre la plume un peu plus tard.

Pour le moment, je n'y arrive plus.

Samedi 29 juillet 2006.

7 h.

Je veux le quitter. Il le refuse.  
Il me bat, il me frappe.  
Il veut me tuer.  
Violence extrême.  
Encore et toujours ses yeux.  
Ses lèvres sont pincées.  
Il veut faire mal, très mal.  
Il me fait mal, très mal.  
Je suis emmurée par la peur.  
Incapable de combattre, de le combattre.  
C'est un autre être.  
Possédé. Le malin est en lui.  
Démentiel, cruel et féroce, avide du mal, assoiffé de violence.  
Il s'en délecte avec jouissance.  
Mais qui l'a initié ?  
Je ne suis qu'une chose, un pantin, une marionnette  
qu'il manipule à sa guise.  
Quand sera-t-il exorcisé ?  
Quand sera-t-il libéré ?  
Le sera-t-il un jour ?

Arrête par pitié !  
Je t'en supplie !  
Il n'arrête pas.  
Ses yeux m'effraient.

Il fait virevolter une chaîne et m'en assène des coups.  
C'est cinglant et ça fait mal.

Je ne parviens pas à parer les coups.  
Il est plus fort que moi.  
Sa démençe le rend plus fort, incontrôlable, toujours plus machiavélique.  
Il me frôle avec une cigarette.  
Il ne me brûle pas, il ne veut pas laisser de marques ; il sait quoi faire, comment faire.  
Il s'en targue, il en est fier.  
Il promène sur mon corps la lame effilée d'un poignard.  
Il s'arrête sur mon visage et lentement, il l'enfonce dans ma chair.  
Il recommence plusieurs fois, sans jamais transpercer.  
Je le défie du regard, je ne veux pas qu'il lise la peur dans mes yeux.  
Je reste immobile.  
J'attends.  
Que va-t-il imaginer ?  
Que va-t-il me faire subir ?  
J'attends, je ne peux pas me défendre, il est bien trop puissant.  
Qu'ai-je fait pour provoquer tout cela ?  
Je ne sais pas. Je ne sais plus.  
Que n'ai-je pas fait ?

Mon Dieu que tout cela est éprouvant. J'ai l'impression que ce que j'occulte depuis bientôt 4 années est insidieusement en train de me ronger, de me faire sombrer lentement et inéluctablement. C'est une puissance surnaturelle et néfaste contre laquelle j'ai du mal à lutter et combattre. Toutes ces résurgences m'anéantissent et me tourmentent. Je suis totalement et désespérément éreintée.

Je ne veux pas de compassion.  
Je ne veux pas que l'on me plaigne.  
Je ne veux pas de tout cela.  
Je veux simplement la paix.